

Francophonies d'Amérique



L'Écureuil noir de Daniel Poliquin (Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 204 p.)

Denis Bourque

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004532ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004532ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, D. (1995). Compte rendu de [*L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin (Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 204 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (5), 85–86. <https://doi.org/10.7202/1004532ar>

L'ÉCUREUIL NOIR
de DANIEL POLIQUIN
(Montréal, Éditions du Boréal, 1994, 204 p.)

Denis Bourque
Université de Moncton

Avec *L'Écureuil noir*, Daniel Poliquin vient de réaliser une œuvre qui fait preuve d'une candeur et d'une sensibilité étonnantes, d'une imagination fort ingénieuse, et parfois même hardie, et d'un raffinement très rare au niveau de l'écriture. L'œuvre se distingue également par une satire sociale mordante au moyen de laquelle Poliquin interpelle, en particulier, le lecteur d'âge mûr qu'il amène à s'interroger sur sa vie passée aussi bien que sur les phénomènes sociaux les plus actuels.

Écrit à la première personne, ce roman suit, avec beaucoup d'adresse et de subtilité, l'itinéraire d'une « conscience coupable », celle de Calvin, le bien nommé, qui, en jetant un regard souvent très lucide sur sa propre psyché et sur sa vie, nous décrit ses efforts pour transcender l'état lamentable dans lequel la culpabilité l'a plongé et pour renaître en homme libre.

C'est d'abord par le biais d'un retour sur l'enfance du narrateur que la conscience coupable se révèle à nous en exposant ses mécanismes les plus intimes. Dans le premier chapitre intitulé « L'enfant cri », cette exploration prend la forme d'une dénonciation : le narrateur remonte jusqu'aux sources du sentiment de sa propre insuffisance et de son autopunition qui sont un milieu social trop rigide (puisque privilégié) et un père moralisateur, tour à tour indifférent ou implacable. Sont démasqués de façon toute particulière un ordre social qui permet aux riches d'exprimer leurs rapports avec les moins nantis en termes de condescendance et de mépris, la duplicité, l'arri-visme et la bonne conscience aussi de gens qui s'agrippent à leurs privilèges et surtout au pouvoir que ceux-ci leur confèrent. Ce premier retour sur le passé s'effectue dans un contexte qui lui accorde un aspect à la fois dramatique et insolite : le narrateur s'adresse à son père mourant, lui remémorant le passé, tout en se préparant, à l'instant même, à débrancher l'appareil qui le maintient en vie. Il faut dire que Poliquin examine ici, avec beaucoup d'intensité, la profonde ambivalence de la relation père-fils : le soliloque du narrateur devant son père inconscient et ravagé par la maladie prend la forme d'un long plaidoyer d'amour, en même temps qu'il exprime toute une série de reproches déchirants et presque haineux. Car le fils a été victime de la culpabilité du père...

À plus d'une reprise, le narrateur souligne le rôle important qu'a joué l'imaginaire dans la longue marche vers la rédemption. Depuis son enfance,

nous dit-il, sa conscience coupable a souvent eu recours à la fabulation comme échappatoire commode mais surtout nécessaire. Les deux chapitres suivants, intitulés « La samaritaine » et « Marquis », illustrent, sinon l'imagination fertile du narrateur, du moins la grande inventivité de Poliquin lui-même. On y voit défiler une galerie de personnages, tout aussi excentriques et captivants les uns que les autres, qu'il a été donné au narrateur de connaître en tant que propriétaire d'immeuble. Il faut dire qu'encore ici, comme au premier chapitre, il nous est présenté un portrait peu flatteur de la nature humaine, ces personnages revêtant, le plus souvent, des aspects sordides ou ridicules, voire grotesques. Heureusement, la représentation qu'en fait le narrateur est aussi ironique que pénétrante, car il sait jeter astucieusement sur le monde qu'il décrit un regard fort amusé et amusant. En réalité, il crée une véritable petite comédie humaine dont le trait le plus marquant est, justement, l'aspect risible de ses personnages. Soulignons que le narrateur lui-même n'échappe pas à la parodie. Au contraire, dans le récit — comme dans l'univers carnavalesque que décrivait Bakhtine et avec lequel ce roman est en affinité —, le rire est braqué sur le rieur lui-même. Son érudition, surtout, est livrée au rire le plus dévastateur. Il relate, par exemple, une anecdote où, alors qu'il était professeur auprès de travailleurs de chantier, ceux-ci, pour se moquer de lui, lui demandaient d'orthographier en classe des mots grossiers et où, lui, ridicule, se prêtait à leur jeu : « [...] je leur donnais les explications voulues avec tout le sérieux du monde. "Péter" s'écrit avec un seul t. N'oubliez pas le s lorsque vous écrivez "pet" au pluriel, comme dans la phrase : "j'ai lâché quatre pets après déjeuner". D'autres questions ? »

Le dernier chapitre, « Monologue nocturne pour Zorah », retrace dix années de la vie du narrateur qui ont été marquées, surtout, par sa relation avec une femme nommée Zorah et par leur ascension sociale. Or, abruptement, une dépression nerveuse met fin à cette relation et, aux abords de la quarantaine, le narrateur est forcé à reconstruire sa vie.

Le roman se termine sur un « Épilogue provisoire » qui raconte la naissance d'un nouvel amour qui paraît être plus authentique que le premier et d'une amitié aussi qui s'avère, pour le narrateur, fort révélatrice en même temps que libératrice. À travers un jeune garçon exceptionnellement imaginaire, il redécouvre et revit le monde merveilleux de l'enfance.

Enfin, à part quelques descriptions d'une sexualité plutôt sordide dont j'aurais fort bien pu me passer, je n'ai rien à reprocher à ce roman. C'est un beau livre, intelligent, amusant, exquis, habilement construit également, car les différentes anecdotes qui sont racontées finissent par s'entrelacer de façon à peindre un tableau très complet et cohérent de la vie intérieure aussi bien qu'événementielle du narrateur. Si *L'Écureuil noir* constitue un présage de choses à venir, Daniel Poliquin pourrait bien passer à l'histoire littéraire comme l'un des écrivains franco-ontariens les plus remarquables de notre époque.